

Introduction

Le géographe arpente les espaces et couche le terrain sur le papier. Ce métier est une invitation au voyage, aux pérégrinations, aux bifurcations à la fois spatiales et temporelles. Ce déchiffrement de la terre entre dans le récit. Il est nourri de touches sensibles. Il convoque la polyphonie des territoires et mobilise l'émotion. Face à nos inquiétudes par rapport à un système monde qui tend à s'effondrer, cette approche globale et systémique de la planète ne peut être réduite à l'utilitaire ou, pire, être mise au service d'une démonstration militaro-industrielle. Longtemps, cela a été le cas et l'actualité apporte d'inquiétants signes de retour. Soyons optimiste en avançant que la géographie invite au dialogue, à la poursuite des débats de société. Elle propose même de rêver et musarder. Elle s'intéresse au bien-être, au cadre de vie, à l'aménité et la poésie des lieux. Elle parle d'aménagement des territoires, des ménagements à inventer pour continuer à tutoyer l'utopie. Par exemple, il s'agit d'envisager des villes à la fois festives et frugales.

Être géographe demande à privilégier les verbes d'action : se projeter, décider, s'engager, participer, voire espérer des temps meilleurs. C'est s'ancrer dans les questions contemporaines et replacer l'homme dans le *Kosmos*. L'individu y est placé au cœur de la Noosphère, du génie de la création si cher à Pierre Teilhard de Chardin. Le géographe investit à la fois l'écoumène viable et vivable, ses marges, les lieux offrant des conditions extrêmes et même les espaces de l'imaginaire. Notre existence couple le foyer où nous vivons et l'horizon censé représenter l'ici et l'ailleurs. Désormais, il faut aussi compter avec d'autres formes de vie résumées sous le terme générique de « non humain ». Selon François d'Assise, il s'agit de

nos frères le loup, l'ours ou encore des fleurs. Faire accéder à une personnalité légale les rivières, les montagnes, la banquise, etc., pose des questions vertigineuses mais qui mobilisent à la fois la joie et l'humilité.

La géographie brasse, aboute, bouture, met en relation des objets complexes et rétifs. Elle facilite le rapprochement des sciences avec l'art, l'histoire, la poésie ; le tout sous les auspices de la droiture à s'appliquer comme exigence de la vie. Elle range ses objets autour de cinq demandes : situer, qualifier, articuler dans une chaîne d'actions et rétroactions, énoncer, discourir. Sont ainsi traversés en diagonale les jeux d'échelles, les déclinaisons en systèmes et sous-systèmes qui interfèrent entre eux. La mesure des externalités positives s'y associe aux cercles vertueux. Cette démarche voit dans l'urgence une mauvaise conseillère. Elle innove, invente, aidée par les usages des outils géomatiques. Ancrée dans l'actuel, porteuse de propositions pour préserver la bonne santé de notre terre partagée, elle aborde concomitamment toutes les échelles qui font du sens. Sur une flèche du temps linéaire, heurtée, parfois zigzagante, elle raccorde l'actuel avec les passés et des scénarii d'avenir hybrides et non binaires. Elle intègre la richesse de ce qui est flou, métissé. Elle convoque une part de rêve pour qui dépasse le quotidien. Le géographe admire les paysages sublimes ; ce qui est grand à couper le souffle, dessine des horizons colorés, immenses. Jean-Louis Etienne a apporté sa contribution aux ultra-lieux, avec l'évocation de déserts glacés chaotiques, labyrinthiques, où l'on perd le sens des proportions et du temps.

Cet essai plaide pour une géographie humaniste esquissée dès la Renaissance, revenue sur l'avant-scène vers 1980. À cette date est redécouverte la pensée d'Éric Dardel. Il s'était engagé à construire une géographie phénoménologique portée explicitement sur les intentions et sentiments humains vis-à-vis des lieux. Les espaces sont appréhendés dans leurs dimensions complexes, sensibles, colorées, voire fabuleuses et éloignées des

cadrages réduits à la rigueur cartésienne et à l'économie productiviste. L'idée d'accoler l'adjectif sensible au mot géographie change la façon d'approcher le monde. Cette posture peut surprendre et émouvoir. Nous avons tous à la fois besoin de pain et de rêves. Ne pas auto-réduire l'écriture de la terre à ce qui est *stricto sensu* utile reste indispensable à notre équilibre. Il faut éprouver qualitativement l'espace. Un parcours émotif convient à une approche transversale et traversière de la géographie. Verser en direction de ce qui est sensible, parfois jugé annexe et superflu devient nécessaire, voire roboratif pour réfléchir autrement, renverser nos priorités. Il s'agit de mieux aborder la beauté et l'esprit des lieux. Avec Otto Schlüter, retenons encore la dimension patrimoniale et culturelle du paysage dont la genèse dépend de la créativité des hommes.

Des démarches systémiques, parfois conflictuelles ont traversé la discipline. Ces tensions ont enrichi la façon d'envisager la terre et notre avenir commun face à l'Anthropocène. L'idée de l'urgence d'atterrir lancée par le philosophe Bruno Latour hante nos choix. Le géographe Jacques Lévy dégage une piste de réflexion en portant un regard à la fois empirique et théorique, rationnel, éthique, esthétique sur l'ici et l'ailleurs. Il s'agit d'instiller les messages et les symboliques véhiculés par les ambiances, les états d'âme et les impressions ressenties, le tout en intégrant une dose d'imaginaire. Dans sa dimension sensible, la démarche géographique a croisé deux mouvements philosophiques essentiels : la phénoménologie et l'existentialisme. Il s'agit d'abord, de l'éclairage sur les processus abordés par l'expérience, avec le *process* initié par Alfred-North Whitehead. Avec la préhension, il nous initie aux « gouttes d'expériences » pour, *in fine*, esquisser un monde en réseau. Ensuite, ce propos concerne le positionnement de l'existence au centre de toute réflexion par la pensée. Ainsi, le *Lebenswelt* husserlien prend une nouvelle dimension, intègre à l'analyse géographique une assise spatio-temporelle et culturelle de l'expérience ordinaire.

Cet essai s'organise en quatre chapitres. Il suit ce fil directeur : le subjectif et le sensible ont du sens et de l'intérêt pour conduire des approches géographiques des lieux, nous faire rêver, chasser la grisaille et le binôme noir/blanc. Plaidons pour le bariolé dans nos vies et partageons l'idée du peintre Yves Klein « venu à penser qu'il y a un monde vivant de chaque couleur ». Le premier chapitre tente un état de l'art de la question en constatant une investigation tardive du sensible par les géographes. Il s'agit d'un tournant scientifique. Il colle aux envies et souhaits de bien vivre. Il convie à sortir de la grisaille matérielle ou figurée. Ceci relève du sensitif, du subjectif, de la douceur et de l'aménité des lieux. Cette posture éclaire autrement les paysages et les territoires. Avec quelles grilles de lecture ? Pour quelles démonstrations ? Quelles attentes de qualité et de résilience sont souhaitées ? Avec quels repères chronologiques et physiques agir : points, lignes, plages, plans, carroyages ?

Le second chapitre s'attache à approcher la polyphonie exprimée par les lieux. Il mobilise l'alchimie des sens pour aborder la beauté, l'authenticité, le calme et la volupté. La vue, le regard sur ce qui nous environne et la prise en compte de nos faiblesses sont essentiels, portés par les couleurs, les camaïeux, les tons. Le contact avec la rugosité du terrain participe également à l'approche sensible. Il reste à écouter les paysages sonores bercés par le vent, la pluie, l'orage, le bal des saisons. L'odorat et le goût réfèrent à la fois aux terroirs et aux saveurs des plats cuisinés restés imprimés dans nos souvenirs. La mobilisation des sens évoqués sied bien au géographe. Elle cadre avec une démarche affective d'égoculture, enrichie par les découvertes lors des étapes successives de la vie. Il est nécessaire de se réapproprier les sens en flânant, en développant le goût pour les autres, en entretenant l'éloge de la lenteur. Enfin, ce chapitre investit la géographie de la nuit, du crépuscule à l'aube, avec le noir et l'opaque. Le retour vers des quotidiens frugaux devrait réinstaller le silence, diminuer les pollutions lumineuses, redécouvrir

pour notre bonheur la mythologie astrale et les pluies d'étoiles filantes.

Le troisième chapitre aborde trois éclairages. D'abord, la mise en récit des paysages ressentis. Ensuite, le plongeon dans des passés empilés *via* des trajectoires géohistoriques à associer aux apports des cartes et plans anciens. Selon Bryan Harley, ces documents sont « des signes incomparables dont les codes peuvent être tout à la fois imagés, linguistiques, numériques et temporels ». Enfin, le raccourci tissé entre la réalité et l'œuvre *via* le filtre de l'artialisation sert à lire autrement les paysages. Cette pratique privilégie la rencontre avec les hauts lieux.

Le dernier chapitre traite de la sensibilité en partage. L'approche géographique sollicite la pollinisation, les contacts et échanges avec des disciplines proches, amies, complémentaires. Désormais, les rapprochements sont facilités par l'usage en commun des Systèmes d'informations géographiques (SIG) et des balayages aéroportés. Ces outils renouvellent les problématiques formulées au sujet des territoires. Les géographes ont, entre autres, tissé des rapprochements avec les agronomes, les forestiers, les paysagistes et depuis peu tous ceux qui publicisent les lieux, nous aident dans la lecture émue des couleurs, formes, lignes et plans. La sensibilité est également partagée avec les architectes, les urbanistes, les artistes, décorateurs, émules du *land art*. Tous ces acteurs participent au renouveau urbain décliné en vert et bleu. Pour clore ce dernier chapitre, deux épilogues-expériences apportent une note personnelle à cette démarche. La première a été conduite avec un collectif d'artistes dans un EHPAD ; la seconde aborde le géographe ressource dans son jardin : un bonheur !

Scénarios possibles pour une approche sensible des territoires

